

Position du radicalisme : II - L'Élite

Propos 25 : Ruses des pouvoirs

Alain (Émile Chartier)

Comme je lisais l'Histoire d'un Paysan, d'Erckmann-Chatrion, je vivais, par l'imagination, au temps de la Révolution française ; je cherchais à comprendre comment ce peuple, si longtemps tyrannisé, dépouillé et méprisé, avait montré soudainement sa puissance, simplement par sa confiance en lui-même ; mais j'admirais aussi cette ruse des privilégiés, qui promettaient toujours et puis reprenaient leurs promesses, et qui passaient d'une folle confiance à une terreur folle, selon les acclamations et les grondements populaires. Dès que les choses revenaient à une espèce d'équilibre, ils reprenaient espoir dans le vieil art de gouverner, éprouvé par tant de siècles ; toujours la modération glissait à la trahison ; toujours le pouvoir absolu se reformait par une espèce de cristallisation inévitable. L'Empire, la Restauration, l'Empire encore, groupèrent les mêmes forces ; toute l'élite toujours se retrouva au centre, se recruta de la même manière, essaya la même résistance enragée ; et toujours des succès étonnants lui donnèrent raison. Ceux qui disent que la monarchie est un état naturel auquel on revient toujours, disent une chose assez évidente. Et pour moi les réactionnaires d'aujourd'hui ressemblent à ceux de ce temps-là.

Il y a une cour, aujourd'hui comme autrefois, et des courtisans, même sans roi. Il y a une vie riche et ornée ; l'homme qui se permet d'y entrer y perd pour toujours la liberté de son jugement. C'est inévitable. La vie qui se passe au bal, au souper, au théâtre, à la parure, est une espèce de preuve par elle-même, et bien puissante. Et l'opinion académicienne, qui est celle des femmes les plus brillantes, des écrivains, des danseurs, des avocats, des médecins, de tous les riches enfin et de leurs parasites, l'opinion académicienne a bientôt décrassé l'esprit de n'importe quel ambitieux. Qu'un homme de bonne foi veuille bien réfléchir à ceci, qu'un succès quelconque, dans le monde qui fait le succès, se mesure toujours exactement à la quantité d'esprit monarchique que l'on peut montrer. Et l'élite, malgré une frivolité d'apparence, sait très bien reconnaître le plus petit grain de trahison ; chacun est payé sur l'heure, et selon son mérite. En sorte qu'il faut dire qu'à mesure qu'un homme se pousse dans le monde, il est plus étroitement ligoté. « La pensée d'un homme en place, c'est son traitement » ; cette forte maxime de Proudhon trouve son application dès que l'on a un ascenseur, une auto et lin jour de réception. Il n'est pas un écrivain qui puisse vivre de sa plume et en même temps mépriser ouvertement ce genre d'avantages. On peut en revenir, mais il faut passer par là ; cri bien alors vivre en sauvage, j'entends renoncer à toute espèce d'importance.

On se demande souvent pourquoi les réactionnaires se fient à des traîtres, qui ont suivi visiblement leur intérêt propre, et vont ingénument du côté où on sait louer. Mais justement la trahison est une espèce de garantie, si l'on ose dire ; car l'intérêt ne change point ; il n'est pas tantôt ici, tantôt là ; il tire toujours à droite. En sorte que celui qui a trahi le peuple apparaît comme dominé pour toujours par le luxe, par la vie facile, par les éloges, par le salaire enfin de l'Homme d'État. L'autre parti n'offre rien de pareil. Il n'y a donc point deux tentations, il n'y en a qu'une. Il n'y a point deux espèces de trahison, il n'y en a qu'une. Toute la faiblesse de n'importe quel homme le tire du même côté. La pente est à droite.

12 mars 1914.

« Extrait » du livre : Éléments d'une Doctrine radicale

165 propos d'Alain écrits de 1906 à 1914 et de 1921 à 1924.

Paris : Librairie Gallimard, 1933, 4^e édition, 315 pp. Collection "Les documents bleus".